

depuis qu'elle est entre mes mains, car autour de moi s'élève comme un rayon d'estime, de confiance et de sympathie.

Hélas ! cela ne me suffit pas. —

Est-ce, comme le prétendent mes collègues, parce que je suis un notaire extrêmement romanesque ? ou n'est-ce pas plutôt parce que mon long séjour au château de Varsange a développé en moi des goûts, des habitudes, des aspirations que la prospérité matérielle ne saurait satisfaire ?

Pauvre cher château ! je me détourne de mon chemin pour éviter d'apercevoir ses persiennes closes et cette affiche rouge collée aux murs, qui de loin semble le trou saignant d'une blessure d'épée.

Et voilà que la tentation m'est venue d'écrire, comme une pensionnaire sentimentale, le journal de mes pensées, ou plus exactement de mes souvenirs ; de parler du temps heureux que j'ai passé dans cette demeure aujourd'hui déserte, de ceux qui l'habitaient alors, de ceux qui sont partis, de ceux à qui je dois le peu que je vaudrais, et tout ce que je possède.

Tandis que j'écris ceci, Baptiste et Josette se taisent ; ils regardent de leurs yeux demi-clos la plume marcher sur le papier, ils éprouvent ce sentiment d'admiration pour l'œuvre dont on est incapable : une sorte de respect religieux ; je cours nul risque d'être interrompu. Le léger cliquetis des aiguilles à tricoter de Josette est un accompagnement au grincement de ma plume, mais voilà que les yeux de Baptiste se ferment, j'entends un ronflement sonore ; Josette le pousse du coude et, avec un rire silencieux, ils s'en vont dormir.

Me voilà seul, bien seul avec mes souvenirs.